

INSTITUT-CANADIEN - FRANÇAIS
D'OTTAWA

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. JOSEPH TASSÉ,
PRÉSIDENT DU COMITÉ DE CONSTRUCTION,
A LA SÉANCE DU 19 JUILLET 1877

M. le Président, Mesdames et Messieurs,

Comme on vous l'a dit, cette soirée a pour but de venir en aide au comité de construction de l'Institut, et de lui faciliter la tâche de mener à bonne fin l'œuvre difficile, l'œuvre importante, l'œuvre éminemment patriotique qu'il a commencée en jetant les bases de cet édifice—que j'appellerai un monument élevé aux lettres françaises—un monument élevé à la gloire de la nationalité franco-canadienne à Ottawa.

A ceux qui pourraient l'ignorer, laissez-moi vous dire que cette entreprise n'est pas le fruit de quelques semaines, de quelques mois, mais de trois longues années d'un travail ardu, d'un travail persévérant. Lorsqu'il y a trois ans, j'avais l'honneur de faire un appel aussi chaleureux que possible à la générosité de notre population française, et que j'insistais sur la nécessité d'élever cet édifice dans le moindre délai possible, il ne manquait pas de personnes qui mettaient en doute la praticabilité de ce projet—pour des raisons certainement fort plausibles. Pour la plupart nous étions jeunes; or, la jeunesse, disent les hommes sages, aime à caresser les beaux rêves, les riantes perspectives, les séduisantes illusions.

Cette entreprise, nous disait-on, n'est-elle pas prématurée? Avions-nous bien compté nos forces, pesé nos chances de succès, calculé toutes les conséquences d'une pareille tâche? Ne savions-nous pas que les lettres sont pauvres en général, qu'elles sont mal appréciées en ce pays, que trop souvent elles envoient à l'hôpital leurs amants trop passionnés? Et cela est vrai, paraît-il, encore plus des autres pays que du Canada. Bref, quel mécompte si nous allions échouer dans cette tentative où l'honneur national devait être en jeu!

A ces objections et à bien d'autres, dont l'énumération serait longue, nous avons répondu que cette œuvre était nécessaire; que l'ancien local ne pouvait plus suffire aux exigences de la situation; qu'il n'était plus en rapport avec le progrès, avec le développement de la population française; que la construction d'un édifice spacieux nous permettrait de donner plus d'extension à l'œuvre de l'Institut, qui est de répandre de bonnes et saines connaissances parmi le peuple, de préparer la jeunesse aux luttes de la parole, aux responsabilités de l'avenir, mais surtout de conserver pur et intact ce beau diamant de notre couronne nationale, la langue française;—et qu'un foyer de lumières nourri par une flamme encore plus ardente, encore plus vigoureuse, aurait d'immenses résultats sur l'avenir intellectuel et moral de notre race dans cette ville... et même—laissez-moi l'espérer—en dehors de cette ville.

Nous avons ajouté que nous avions foi dans la vitalité de notre population, que nous ne ferions pas vibrer en vain la fibre nationale, et qu'avant de renoncer à une œuvre qui portait dans ses flancs de pareils résultats, nous tenterions l'impossible pour en assurer le succès. Nous savons que vouloir c'est pouvoir—when there is a will there is a way, dit le proverbe anglais—et nous savons aussi que quand plusieurs hommes de cœur savent unir leurs forces, nous par une même idée, par des aspirations généreuses et désintéressées, par un même dévouement patriotique—ce levier d'Archimède, ce ressort puissant des grandes choses que les peuples comme chez les individus—il n'est guère d'obstacles qui soient insurmontables et qui puissent résister à l'unité de leurs efforts.

Cet appel à la population française, nous l'avons fait en toute confiance, et est-il besoin de vous dire qu'il a eu un plein succès? Est-il besoin de vous dire qu'il a dépassé nos espérances? La réponse à cet appel, elle est là sur le frontispice de ce monument; elle est là dans ces superbes murs que nous avons vu s'élever avec un légitime orgueil; elle est là dans ces nombreuses salles fréquentées tous les jours par une jeunesse ardente et studieuse; elle est là dans ce grand et magnifique local où, pour la première fois, il est donné à la famille française de la capitale de se réunir; elle est là encore dans le noble empiètement avec lequel vous êtes venus ce soir applaudir au résultat de nos labeurs, au talent distingué des amateurs qui ont bien voulu faire les frais de cette séance.

Oui, c'est l'appui de notre population qui a permis au comité de construction d'entreprendre cette œuvre avec des garanties de succès, et d'avoir pu payer jusqu'à présent la somme comparativement énorme de dix-huit mille piastres—dont quatre mille sept cents piastres pour le terrain et environ treize mille pour l'édifice. Il serait injuste, à ce sujet, de ne pas reconnaître que nous avons été puissamment secondés dans nos efforts par les largesses d'un bon nombre de nos concitoyens d'origine étrangère: nouvelle preuve, entre bien d'autres, de la bonne entente, de l'union et de l'esprit de solidarité qui anime toutes les classes de notre société. Quelques milliers de piastres nous seront nécessaires pour poursuivre nos travaux, mais nous ne désespérons pas de les trouver. Nous savons que la mine de la générosité publique est inépuisable, et nous nous efforcerons de la faire rendre aussi abondamment que possible, tout comme s'il n'était pas question de ces affreux mots de chômage, de gêne et de dépression, qui, depuis trop longtemps, résonnent désagréablement à nos oreilles.

A ce sujet, permettez-moi de vous dire confidentiellement, qu'il nous reste du sous forme de souscription, la jolie somme de deux mille cinq cents piastres environ, et que si les bienfaiteurs de l'Institut veulent s'empresser de gonfler la caisse de notre trésorier, et si de nouveaux souscripteurs veulent bien imiter leur généreux exemple—ce dont nous ne doutons pas—le comité de construction sera en mesure de remplir jusqu'au bout tous ses engagements. Si, contre toute notre attente, ces ressources allaient nous manquer, il nous restera alors un moyen infaillible, un moyen irrésistible, celui de faire appel au concours des dames françaises d'Ottawa, que l'on voit toujours au premier rang lorsqu'il s'agit de dévouement, de générosité, de patriotisme. Avec des recrues aussi séduisantes, auxquelles personne ne sait refuser, qui savent délier les bourses les plus revêches, les derniers obstacles à notre œuvre disparaîtront, comme ces derniers brouillards que l'aurore dissipe par enchantement.

Un dernier effort donc, un dernier acte de dévouement, et vous nous mettez en mesure d'achever cet édifice, de lui donner tout le fini, tout le cachet artistique possible. Un dernier effort, et vous permettrez ainsi à nos écrivains, à nos artistes, à nos amateurs, de préparer souvent de ces agréables soirées, qui seront pour vous autant d'occasions de réunions attrayantes et instructives, où l'on saura toujours, j'en ai la ferme confiance, respecter le bon goût, la morale la plus sévère, l'esprit essentiellement croyant de la population. Encore un dernier effort, et vous établissez sur des bases stables et durables, une institution qui, je le sais, vous est chère; une institution qui, depuis un quart de siècle, combat le bon combat de la nationalité; une institution qui a fait un bien immense en cette ville, et qui exercera une influence bienfaisante de plus en plus grande, tant qu'elle saura comprendre, comme elle l'a fait jusqu'à présent, la noble mission qui lui a été confiée.

En encourageant, Messieurs, l'œuvre de l'Institut avec autant de générosité, en ne reculant devant aucuns sacrifices dans ce but—et pour plusieurs, je le sais, ces sacrifices sont considérables—vous avez fait un acte auquel applaudiront, j'en suis sûr, tous les véritables patriotes, tous les amis des lettres. A maintes reprises, la presse française de Québec a parlé favorablement des efforts énergiques que vous savez déployer pour soutenir en toutes circonstances—envers et contre tous—la cause nationale, et elle ne sera pas lente, j'en suis persuadé, à vous féliciter vivement de la nouvelle preuve de vitalité que vous venez de donner.

L'hon. M. Chauveau, qui visitait dernièrement nos salles, nous disait qu'il n'y a rien de comparable dans la province de Québec, et probablement dans tout le pays, au monument que nous venons d'édifier. Dans tous les cas, il nous suffit de savoir qu'il n'y a rien de comparable dans le genre en cette ville.

Il y a quinze ans, M. Rameau, ce sincère ami des Canadiens, visitait notre ville, et il s'étonnait du soin jaloux avec lequel nous conservons notre langue, notre caractère propre, nos institutions, et nos habitudes nationales. Il s'étonnait de notre expansion incessante et prodigieuse, nonobstant l'étreinte des éléments étrangers, donnant une nouvelle preuve à l'appui de cette parole d'un écrivain canadien, que rien n'est plus difficile à détruire que des racines françaises. Dans une étude toute récente sur le Canada—qu'il appelle la "France Canadienne"—le *Correspondant*, importante revue de Paris, nous apprécie non moins avantageusement, et vous serez bien aise, je le crois, de connaître ce nouvel hommage, rendu dans le monde littéraire de l'ancienne mère-patrie à nos sentiments toujours français: (Le *Porteur* lut un extrait de cette étude relative aux Canadiens-français de la capitale.)

Franchement, nous ne sommes pas habitués à faire parler de nous à Paris en termes aussi flatteurs, et c'est avec bonheur qu'aux noms des Ampère, des Marmier, des Rameau, des LePlay, des Bonnechese, nous pouvons ajouter celui d'un nouvel et sympathique ami des Canadiens parmi les littérateurs français.

Mais quittons les bords de la Seine pour revenir à l'Institut. Cet édifice achevé, nous avons raison de compter que notre œuvre sera de plus en plus appréciée, de plus en plus encouragée par le public. Si des sacrifices énormes ont été faits pour produire un résultat aussi satisfaisant, il ne faut pas qu'ils restent stériles. Il ne faut pas non plus demeurer stationnaires; car, de notre temps, toute œuvre qui n'avance pas recule. L'Institut a vingt-cinq années d'un passé glorieux; eh bien! mettons-nous tous à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, nous efforçant d'ajouter quelques fleurons à sa couronne. Qu'importe que nous soyons membres de l'Institut depuis vingt-cinq ans, comme il y en a plus d'un parmi ce nombreux auditoire—nobles et respectés représentants d'une génération à laquelle nous devons une si large dette de reconnaissance; qu'importe que nous soyons membres de l'Institut depuis quinze, dix ou cinq ans; qu'importe que nous soyons des ouvriers de la onzième heure, si nous savons unir nos forces, unir nos intelligences, l'on ne saurait douter que l'avenir ne réalise les brillantes espérances que les résultats acquis nous permettent de concevoir.

L'Institut offre des moyens d'instruction, d'agréables distractions à tous, à la jeunesse, à l'âge mûr, et même à ceux qui, selon le mot cruel du poète, ne sauraient "réparer des ans l'irréparable outrage." Mais c'est à la jeunesse surtout qu'il appartient de s'enrôler sous son drapeau—drapeau qui porte dans ses plis le progrès

intellectuel, la conservation de notre langue, l'alliance des lettres et de la religion.

La jeunesse, personne ne l'ignore, c'est l'avenir. C'est elle qui, dans quelques années, sera appelée à remplir les premiers postes dans la politique, dans les conseils municipaux, dans le commerce, dans les professions libérales. Il lui incombe donc de se préparer à des luttes prochaines, d'augmenter l'arsenal de ses connaissances, de fourbir ses armes, de se rendre digne de la confiance publique. Cette confiance, elle l'acquerra par son intégrité, par son intelligence, par son amour du travail, par ses services à la cause publique. Tous ces éléments de succès, elle peut les obtenir en grande partie en se préparant, dans des institutions comme l'Institut-Canadien-Français, à l'étude et à la discussion des grandes questions qui occupent aujourd'hui l'opinion publique; des grands problèmes qui sont le tout de l'homme, dit Bossuet, et de la solution desquels dépend le progrès bien entendu des sociétés chrétiennes; des grands intérêts auxquels sont liés le bien-être, la prospérité et la marche civilisatrice de notre jeune et beau pays.

Le plus grand nombre de nos hommes politiques, de nos écrivains distingués, de nos journalistes remarquables, ont fait ainsi leurs débuts, et c'est dans ces premiers efforts intellectuels, dans ces premières luttes, que souvent ils ont trouvé le secret de leurs forces, le secret de leurs talents, le secret des services qu'ils devaient rendre à leurs concitoyens par la parole et par la plume—ces deux grandes puissances des temps modernes.

Ce rôle de la jeunesse canadienne devient d'autant plus sérieux, d'autant plus important, que notre pays subit depuis quelques années une transformation sociale et politique; que nos hommes politiques travaillent à étendre et à consolider des institutions les plus libres qui existent sous le soleil; que tous les éléments nationaux dont se compose la Confédération s'unissent, se coalisent ensemble, pour jeter les fondements d'un grand peuple, qui, avant longtemps, ne le cédera en importance numérique qu'aux Etats-Unis eux-mêmes sur ce continent, pour être inférieur à aucune autre nation sous le rapport de la véritable civilisation. C'est l'honorable M. Seward, l'un des plus grands hommes d'Etat américains, qui, parlant de la grandeur réservée au Canada, disait que nous serions plus tard une Russie derrière les Etats-Unis, avec une civilisation plus avancée, et que toutes les étoiles du Sud sont destinées à s'éteindre, mais que celles qui, comme nous, éclairent le pôle nord, sont toujours brillantes et ne cessent d'augmenter en éclat et en splendeur.

La race française, on n'en saurait douter, est appelée à exercer une influence sensible et salutaire sur l'avenir de ce pays—influence digne de son passé, digne de son développement, digne de son intelligence, et il importe—au nom de tout ce que nous avons de plus cher—que nous fassions de vigoureux efforts pour conserver notre juste part d'autorité, pour conserver notre individualité propre, nos libertés nationales, et pour perpétuer sur les bords du Saint-Laurent, sur les bords de l'Outaouais et jusqu'au pied des Montagnes-Rocheuses, si cela est possible, le souvenir, le génie et les traditions de la France—notre ancienne et toujours chère mère-patrie—tout en devenant, comme l'a dit un gouverneur anglais, le boulevard de l'empire britannique dans l'Amérique du Nord.

En terminant, laissez-moi vous dire, Mesdames et Messieurs, que l'inauguration solennelle de cette salle aura lieu tout probablement à la fin de septembre prochain—date qui coïncidera, je l'espère, avec le couronnement de nos travaux. De grands préparatifs seront faits pour que cette démonstration soit digne de l'événement.

Eh même temps, l'Institut fêtera son vingt-cinquième anniversaire de fondation, ses noces d'argent. D'avance vous êtes invités à vous rendre en grand nombre à cette séance; car, entre autres matières d'intérêt, vous aurez l'avantage d'entendre, en cette circonstance, l'un des orateurs les plus éminents du pays—un homme dont les discours resteront comme quelques-unes des pages les plus belles, les plus éloquentes de la littérature canadienne.

Il est à peu près certain que ce double événement sera célébré par une convention littéraire à laquelle seront invités des délégués des sociétés sœurs de Québec, et nos principaux orateurs, écrivains et journalistes. Ce congrès—si le mot n'est pas trop prétentieux—sera le premier du genre dans le pays. On y discutera quelques-unes des questions les plus intérieurement liées à l'avenir des lettres françaises au Canada.

Je me permettrai d'ajouter que la Société Saint-Jean-Baptiste terminera la fête nationale, lundi prochain, par une grande séance musicale et dramatique dans cette même salle. Au nom du comité de construction, je la remercie sincèrement d'avoir bien voulu affecter les recettes de la soirée à l'œuvre de l'Institut; car je suis persuadé qu'elle ne pouvait leur donner une destination plus véritablement patriotique.

Quelques jours plus tard—le 30 juin—nous viendrons applaudir les zouaves—les défenseurs du Pape—qui donneront une magnifique séance dramatique, à l'occasion de leur visite à Ottawa, où ils recevront, j'en suis sûr, l'accueil sympathique, l'accueil chaleureux, auquel leur droit légitime services à l'Eglise et l'honneur qu'ils ont fait rejaillir sur le nom canadien. A cette même soirée, vous aurez le plaisir d'entendre l'un des principaux membres de l'Union-Allée—un héros de la glorieuse bataille de Mantana—M. Alfred LaRocque, chevalier de Pie IX. Toutes ces séances, toutes ces démonstrations, se succédant d'une façon si intéressante,

seront pour vous tous la source d'agréables jouissances, et la meilleure preuve de l'utilité de cet édifice—que j'appellerai l'édifice national par excellence.

SPENCER WOOD

Through thy green groves and deep receding bowers,
Loved Spencer Wood! how often have I strayed
Or mused away the calm, unbroken hours.
Beneath some broad oak's cool, refreshing shade.

ADAM KIDD.

Du côté sud du chemin Saint-Louis, au-delà du fameux champ de bataille de Wolfe et Montcalm, à deux milles des murs de la ville, git, sous un dôme de verdure, le domaine le plus pittoresque de Sillery—d'aucuns diraient, du Canada: Spencer Wood.

De 1780 à 1796, on connaissait cette célèbre résidence vice-régale sous le nom de Powell Place, du nom de son propriétaire alors, le général Henry-Watson Powell; elle prit ensuite le nom de Spencer Wood, du très-honorable Spencer Perceval, l'illustre parent de l'hon. Michael-Henry Perceval, dont la famille demeura propriétaire du domaine depuis 1815 jusqu'en 1833; alors, Spencer Wood fut acheté par feu M. Henry Atkinson, négociant riche et avantageusement connu à Québec.

L'hon. M. Perceval, membre de l'Exécutif et du Conseil Législatif, fut aussi percepteur impérial des Douanes de Sa Majesté, à Québec jusqu'à sa mort, arrivée en mer, le 12 octobre 1829. Son traitement annuel était de huit mille louis sterling. Les Perceval y vécurent d'une façon fort distinguée pendant plusieurs années. Québec conserve encore d'agréables souvenirs de leurs brillantes réceptions.

Voici ce qu'une dame (Madame P. Sheppard) de Québec écrivait il y a quelque temps au *Morning Chronicle*:

"Madame M. H. Perceval, autrefois si belle et si accomplie, n'est plus! Elle est morte le 23 novembre 1876, à Lewis Castle, Stornoway, Ecosse, à la résidence de son gendre, Sir James Mathewson, profondément regrettée par un cercle considérable d'amis, à l'âge de quatre-vingt-six ans. A l'âge de dix-huit ans, elle agissait comme Lady Mairesse de Londres, vu que son père, Sir Charles Flower, lord-maire, était vœuf. A l'âge de dix-neuf ans, elle devint la femme de l'hon. M. Perceval, qui fut nommé percepteur des douanes à Québec. Ils achetèrent Powell Place et lui donnèrent le nom de Spencer Wood, du nom du comte Spencer, frère de M. Perceval. Leur fils aîné, colonel dans les Coldstream Guards, s'appelle aussi Spencer; le comte Spencer avait été son parrain. Il ne reste que fort peu de gens aujourd'hui pour se rappeler les magnifiques réceptions de l'aimable et gracieuse Madame Perceval à Spencer Wood." (*Morning Chronicle*, 30 décembre 1876.)

De même que plusieurs villas royales d'Angleterre et de France, Spencer Wood a eu ses alternatives de splendeur, d'isolement et d'abandon, quelque courtes qu'elles aient été. Jusqu'en 1849, Spencer Wood comprenait la propriété voisine, Spencer Grange. Cette année-là, M. Atkinson vendit la plus grande moitié de sa propriété au gouvernement, pour servir de résidence à l'aimable et hospitalier gouverneur, le comte d'Egin, en se réservant la plus petite moitié (aujourd'hui la propriété de l'auteur) sur laquelle il érigea des conservatoires de fleurs, des serres, etc., beaucoup plus considérables que ne le sont ceux de Spencer Wood proprement dit. Quoique la place fût renommée pour sa magnificence et l'hospitalité princière aux jours de lord Elgin, parmi ceux de cette époque qui vivent encore, il en est plus d'un pour dire que les pelouses, les allées, les jardins et les serres n'ont jamais été entretenus avec autant de goût, de soin intelligent, que durant la période de seize ans qui s'est écoulée depuis 1833 à 1849, alors que M. Henry Atkinson en était le propriétaire.

Il y a une description du jardin de Spencer Wood dans l'*Encyclopedia of Gardening*, à la page 341, et aussi dans le *Gardener's Magazine* de 1837, à la page 467. C'est à un jardinier paysagiste, M. P. Lowe, maintenant au conservatoire de Cataract, que le jardin de Spencer Wood devait être cultivé avec un goût si relevé et d'être un point de curiosité pour tous les étrangers qui visitaient Québec.

Nous pourrions bien rappeler le temps où cette propriété s'étendait depuis Wolf-field, dans le voisinage de Marchmont, jusqu'au méandrique ruisseau de Belle-Borne, qui coule tout juste au-delà de la loge du concierge à Woodfield, vers l'ouest; le ruisseau historique de Saint-Denis, que le héros anglais, Wolfe, gravit pour vaincre ou mourir, le traversant à Thornhill. C'était alors un domaine de plus de cent acres, une digne résidence pour le plus fier baron que l'Angleterre eut pu nous envoyer comme vice-roi. Borné à l'est et à l'ouest par deux ruisseaux; isolé de la grande route par un épais bocage de chênes, érables, pins et ormes, forcé pour ainsi dire vierge, ne livrant que çà et là passage à la lumière à travers le labyrinthe de ses avenues; paysage saisissant, dont les ombrages estompaient les teintes douces des tapis de verdure; le tout était digne d'une demeure ducal. Un jardin féérique de fleurs, aujourd'hui, hélas! bien rétréci, était situé en arrière du château au nord; jadis, il eut le privilège d'attirer bien des regards. Il y avait aussi un grand jardin fruitier et potager bien entretenu; il était émaillé de platebandes de fleurs; le centre était orné de la plus charmante fontaine circulaire en marbre blanc, alimentée par un filet d'eau vive du ruisseau Belle-Borne, au moyen d'un appareil hydraulique sous terre; des bal-